

THÉÂTRE-ROYAL

Les grandes chaleurs sont arrivées, nous voici dans la saison d'été, la saison du repos et des vacances. Après une année si bien remplie, les directeurs du populaire Théâtre Royal ont résolu de prendre quelques jours de congé. Eux aussi ont besoin de repos après les longs mois de fatigue qu'ils ont eus afin de procurer au public ce à quoi il était en droit d'exiger. Nous ne pouvons leur laisser fermer ce charmant théâtre, sans les féliciter sur le choix des représentations de la dernière saison. Il est vrai que leur popularité n'est plus à faire, que c'est le théâtre le plus achalandé de Montréal, mais cependant cette année les directeurs ont doublé leur zèle et leur énergie et les attractions furent nombreuses et des plus intéressantes. Chaque semaine rivalisait avec sa précédente, et tour à tour il nous a été donné d'entendre les premiers artistes en tout genre. Le tragique, le comique, le burlesque et la variété en un mot, tout ce qu'un public peut désirer. Aussi, la salle de théâtre eût-elle été plus grande, elle aurait été comble chaque fois la même chose. Ce point parle en faveur du Théâtre Royal.

Le théâtre va être fermé pour trois ou quatre semaines. Pendant ce temps, les directeurs vont lui faire subir un grand nombre d'améliorations et le rendre encore plus beau s'il y a moyen. Des arrangements vont aussi être faits afin d'avoir toutes les meilleures troupes. On nous promet pour la prochaine saison tout ce qu'il y a de mieux en même temps que les plus grands artistes.

Le mot de la fin.

Un charbonnier surprend un confrère en train de se laver la figure.

Tiens, tu es donc devenu bien riche, que tu effaces ton enseigne.

UNE POLITESSE EN ATTIRE UNE AUTRE

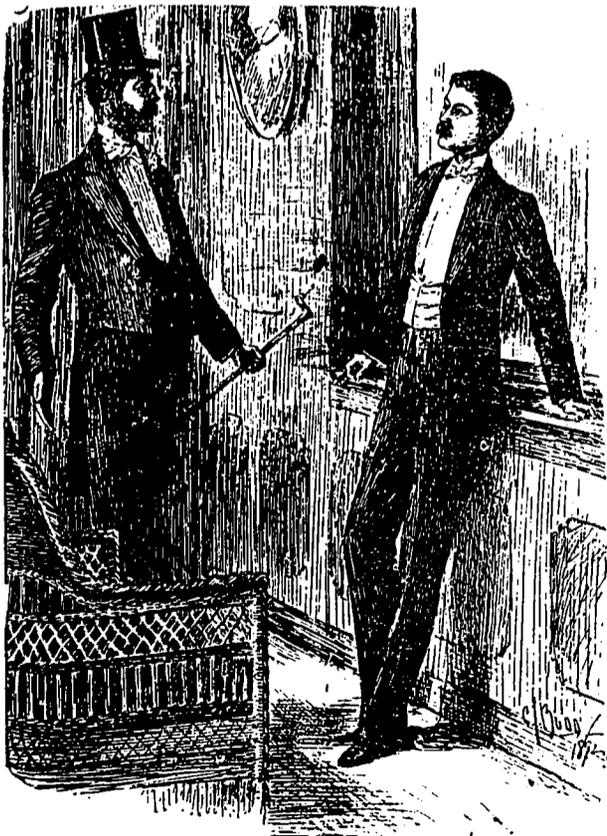


I
De Lingerie qui a passé huit jours sur une ferme. — Au revoir, mes amis; ne manquez pas de venir me voir, quand vous irez à la ville. Ça ne vous coûtera rien.



II
(Deux semaines plus tard.)
Le père Panfan relevant de Lingerie au St-Laurence Hall. — Comment ça va?... Vous savez, comme je suis petit jure, j'ai dit à la bonne femme qu'elle ferait bien d'en profiter.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN



Premier avocat. — Ta cause de l'arbre jour m'a paru assez originale.

Second avocat. — Oui, celle de mon client qui a refusé de payer son tailleur pour un vêtement mal fait?

Premier avocat. — Oui, quelle en a été l'issue?

Second avocat. — J'ai eu le vêtement.

AUX GRANDS MAUX, LES GRANDS REMÈDES

La mère. — J'ai vraiment peur que Rose ne tombe en amour avec ce petit crève-faim.

Le père. — Crois-tu?

La mère. — J'en suis presque certaine.

Le père. — Ce n'est pas un parti qui lui convient. Il est pauvre comme Job et n'a aucun avenir. Il nous faut intervenir.

La mère. — Il y a longtemps que j'y pense, et je crois que j'ai fini par trouver un moyen.

Le père. — Vraiment! Lequel?

La mère. — Nous allons simplement lui dire que nous voulons qu'elle se marie avec lui.

UNE NOUVELLE FORME

Alphonse. — Es-tu encore allé chez ton banquier?

Paul. — Oui.

Alphonse. — Je suppose qu'il t'a remis à plus tard comme toujours?

Paul. — Oui, seulement, il m'a parlé du pied.

IL NE VOULAIT PAS COURIR LE RISQUE

Le cow-boy. — Voulez-vous me faire la chevelure?

Le perruquier. — Comment, vous voulez couper ces magnifiques boucles?

Le cow-boy. — Je n'ai plus envie de passer pour un de ces joueurs de piano qu'on rencontre partout.

LA COMPLAINTE DU VENT

J'ai chassé l'oiseau qui, dans le bocage,
Chantait ses refrains d'amour, de bonheur.
Mon souffle a détruit l'insecte volage,
Qui se reposait au sein de la fleur.

J'ai flétri déjà, de ma froide haleine,
Le feuillage vert de l'arbre orgueilleux;
J'ai tué les fleurs qui paraient la plaine,
Sous le ciel d'azur des jours soleilleux.

Puis j'ai dispersé les feuilles jaunies
Qui jonchaient le sol, le long du chemin,
Ou, dans les guérets, gisaient réunies,
Pour attendre ensemble un même destin.

J'ai causé le deuil dans mainte famille;
J'ai brisé l'espoir des convalescents;
J'ai tué l'enfant et la jeune fille
Qui cueillaient des fleurs aux jours du printemps.

Effleurant souvent la tombe nouvelle,
Aux pâles rayons de l'astre des nuits,
J'ai pris les bouquets de blanche immortelle
Qui paraient des morts les tristes réduits.

Pourtant, au printemps, l'on m'aimait sur terre,
L'on me prodiguait les plus tendres noms:
J'étais le zéphyr, la brise légère
Qui berçait la fleur, reine des vallons.

Mon souffle irisait la plaine azurée
Du lac murmurant son chant gracieux;
Je baisais la feuille aimable et parée,
Qui reverdissait l'arbre tout joyeux.

Je rendais l'espoir au pauvre malade
En rafraîchissant son front enfiévré;
Je chantais le soir une sérénade
Qui parlait d'amour au cœur enivré.

Maintenant, suivant ma course rapide,
Gonflé de remords, je vais gémissant,
A travers la plaine et le bois aride,
Vers l'onde glacée au flot bondissant.

Mme DUVAL-THIBAUT.